

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XV

CapRouge, Q., MARS, 1886.

No. 9

Rédacteur: M. l'Abbé PROVANCHER.

PRIMES

JANVIER

La 1ère du mois de janvier, N° 327, est échue à M. l'abbé V. P. Jutras, curé de St-Patrice de Tingwick. Les autres n'ont pas encore été réclamées.

FÉVRIER

Numéros gagnants :

1ère — Une superbe coquille, *Cassis rufa*..... N° 104.

2e — Deux coquilles, *Purpura hæmastoma*.. N° 65.

N. B. La personne ayant l'exemplaire portant l'un ou l'autre de ces numéros écrit en crayon bleu sur la première page, devra réclamer l'objet dans les deux mois de cette date, et envoyer des timbres pour affranchir le postage.— Voir sur la couverture.

LE SAGUENAY

ESSAI DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

PAR

M. l'abbé J.-C. K.-LAFLAMME, QUÉBEC.

(Continué de la page. 191)

Pour vous donner une idée du nombre d'années qui ont dû s'écouler depuis ces époques reculées jusqu'à nous, je vous citerai

9—Mars 1886

les chiffres auxquels arrivent à ce sujet les supputations géologiques. Sans doute ces calculs sont très incertains, mais la valeur relative des nombres que l'on trouve est admise par tous, et quels que soient les chiffres absolus, il est du moins certain que les époques géologiques ont été *longues, extrêmement longues*. C'est avec raison qu'un géologue a pu dire de la période humaine, depuis la création d'Adam jusqu'à nos jours, qu'elle n'était qu'une moisissure dans l'histoire de notre planète.

M. de Lapparent, professeur à l'Institut Catholique de Paris, dans son excellent traité de Géologie, résume ainsi les estimés de la science sur la durée des époques géologiques. Il admet qu'il a fallu de 20 à 100 millions d'années pour opérer le dépôt de tous les terrains de sédiments. Or en comparant les épaisseurs sédimentaires des trois grandes divisions géologiques, on trouve que la durée respective de celles-ci est dans le rapport suivant :

Ère tertiaire.....	1
“ secondaire.....	3
“ primaire.....	12

Ce qui donnerait pour les terrains primaires de 15 à 75 millions d'années, pour les secondaires de 4 à 19 et pour les tertiaires de 1 à 6 millions d'années. M. J. D. Dana, le prince des géologues américains, admet les chiffres suivants : 36 millions pour l'ère primaire, 9 pour l'ère secondaire et 3 pour l'ère tertiaire.

Appliquons ces chiffres à la durée relative du Saguenay d'une part et des canons du Colorado de l'autre, et nous trouverons que le Saguenay existe depuis plus de 36 millions d'années, tandis que les canons ne remontent qu'à 4 ou 5 millions d'années.

Si dans quarante ou cinquante mille siècles les eaux du Colorado ont creusé des lits de 6000 pieds de profondeur, pourquoi le Saguenay n'aurait-il pas pu, pendant 360,000 siècles, creuser un lit qui n'atteint jamais 3000 pieds?...

De là nous sommes en droit de tirer une seconde conclu-

sion, c'est que l'aspect de la vallée du Saguenay, pas plus que la profondeur de ses eaux, ne prouve qu'il est plutôt le résultat d'un cataclysme géologique qu'un phénomène ordinaire d'érosion fluviale.

*
* * *

Cependant, à part l'usure par l'eau, un autre puissant facteur est très certainement entré en ligne de compte et a contribué pour une large part à modifier la surface de la vallée du Saguenay. Nous allons essayer de vous en donner une idée en quelques mots et de vous faire comprendre la cause des dernières modifications qui ont imprimé à toute cette région son cachet particulier.

Nous avons dit précédemment que le bassin du lac St-Jean s'est dessiné, dans les premiers âges géologiques. Depuis cette époque si éloignée jusqu'à la nôtre, la plus grande partie de la surface du massif laurentien est restée hors de l'eau. Or, il n'est que juste de se demander quelle a été l'action des divers agents atmosphériques sur ces roches granitiques. Celles-ci ont été nécessairement décomposées à une profondeur notable. Puis, sur ce sol neuf et fertile ont poussé de vigoureuses forêts, dont les essences se sont succédées les unes aux autres durant les périodes géologiques subséquentes.

Vers la fin de celles-ci, peu de temps avant l'apparition de l'homme, une température très basse envahit tout à coup les parties septentrionales de l'Amérique du nord. Une précipitation abondante en fut le résultat et tout le Canada se couvrit d'un immense manteau de neige qui devait s'accumuler sur place, des années, des siècles peut-être, sans se fondre. Bientôt cette neige se changea en glace, et celle-ci s'entassant de plus en plus dans les parties septentrionales, la poussée de cette masse glacée la fit s'écouler lentement vers le sud.

Or actuellement, les glaciers des Alpes qui ont à peine quelques centaines de pieds d'épaisseur, modifient profondément

les lits sur lesquels ils coulent. Les parties meubles sont enlevées, les roches sont arrondies en dos de moutons, usées, polies, souvent striées par le frottement des débris pierreux entraînés par la glace. Si donc des glaciers, qu'on pourrait qualifier de lilliputiens comparés au glacier continental américain, peuvent faire de si grandes choses, quel n'a pas dû être l'effet de l'immense manteau de glace qui recouvrit un jour la surface de notre province ? Les plus gros arbres furent arrachés du sol et enlevés comme des fœtus de paille ; les roches meubles furent saisies par la glace en mouvement et se mêlèrent plus ou moins intimement avec elle ; les collines furent arrondies, les sommets étêtés ; et, lorsqu'après de longues années le glacier continental disparut, le système orographique du pays fut presque méconnaissable.

Le Saguenay et toute la vallée qui lui envoie le tribut de ses eaux ne fut pas à l'abri de cette action de la glace. Les preuves de ce fait nous les trouvons là à chaque pas. Partout des roches arrondies, polies comme des miroirs, partout de ces stries glaciaires, témoins et indicateurs infailibles à la fois de la présence et de la direction du courant glaciaire. Impossible d'attribuer ce polissage des rochers à l'action de l'eau. Celle-ci creuse les roches en place, *mais ne les arrondit jamais*. Le glacier continental a donc recouvert le bassin du Saguenay et il y a même tout lieu de croire que la glace a atteint son maximum d'épaisseur à peu près dans cette région. Aussi l'érosion y a-t-elle été énorme. De grands bancs de calcaire silurien, déposés dans l'océan primitif et fortement attaqués par l'atmosphère durant de longues suites de siècles, ont été broyés et usés, de façon à ne plus laisser, comme preuve de leur existence d'autrefois, que quelques minces assises de pierre à chaux, apparaissant çà et là et comme distribuées au hasard.

Mais quelle a dû être l'action du glacier continental sur le chenal du Saguenay en particulier ? La réponse à cette question se simplifie considérablement si l'on considère ce qui s'est passé ailleurs.

En examinant attentivement le littoral des pays septentrionaux, qui ont été soumis à un courant semblable de glace mouvante, on le trouve déchiqueté en tous sens par une multitude de baies, de golfes très étroits qui pénètrent souvent à une grande distance à l'intérieur. Les côtes de la Norvège sont surtout remarquables à ce point de vue. Et dans ce dernier pays, le nombre de ces dentelures ou *fiords* est tellement grand que le développement total du rivage se trouve porté à 3000 lieues au lieu de 600 qu'il devrait avoir si ces fiords n'existaient pas. Tous les géologues sont d'accord pour voir dans les fiords la double action de l'eau et des glaciers, ces derniers envahissant les vallées primitives des rivières et les creusant à une très grande profondeur, jusqu'à ce que l'eau, lors de la fusion de la glace, reprenne son premier empire.

Les côtes de la Colombie anglaise sont dentelées de la même manière. Les bras de mers y sont très nombreux et ont des formes qui rappellent le Saguenay. Examinez le *Dean Inlet* et vous croirez voir le Saguenay, avec cette différence toutefois que ce dernier est deux fois plus court. Le Lyse-fiord, sur les côtes de la Norvège, s'avance à 12 ou 15 lieues dans les terres, bien que sa largeur ne dépasse guère 2000 pieds en certains endroits. Ses parois, coupées à pic, vont se perdre à une hauteur de 2000 à 3000 pieds. N'est-ce pas absolument le Saguenay ? Ces golfes longs et étroits sont toujours très profonds, comme le Saguenay. Leur chenal se prolonge dans le lit de la mer, comme celui du Saguenay qui se prolonge dans le lit du St-Laurent. En général, ils sont moins profonds à leur embouchure qu'à une certaine distance à l'intérieur, les matériaux transportés par la glace ayant formé là une espèce de barrage artificiel ; le Saguenay est moins profond à Tadousac qu'à une certaine distance en amont.

Vous le voyez, les points de ressemblance qui existent entre le Saguenay et les fiords sont suffisants pour nous justifier de les regarder comme ayant une origine analogue. Je ne dis pas que la vallée de cette rivière et son lit ont été creusés uniquement par le glacier quaternaire. Au contraire, le creusement a dû se faire et

se poursuivre sans cesse par l'action de l'eau, depuis l'époque silurienne, c'est-à-dire, des millions d'années avant l'époque glaciaire; mais le passage du glacier a complété et régularisé l'ouvrage de l'eau. C'est lui qui a mis comme la dernière main à la création du lit actuel.

*
* * *

L'immense glacier dont je viens de vous parler se fondit un jour. La fusion en fut provoquée par un affaissement général de la surface du pays, affaissement qui eut pour effet d'élever notablement la température moyenne. Alors dans chacun des ravins creusés ou agrandis par l'action du glacier on vit apparaître un lac, qui tantôt y resta toujours, tantôt disparut par les issues qu'il se fraya à travers les matériaux terreux de toute nature accumulés çà et là par la glace. Ailleurs l'enfoncement continental fut tel que l'eau de la mer recouvrit de vastes surfaces. Tout le centre de notre province en particulier fut un océan en miniature. Les baleines se jouaient sur les bords du lac Champlain et les éperlans fourmillaient aux environs d'Ottawa.

Le lac St-Jean lui-même fut envahi par l'océan et il avait alors des dimensions comparables à celle du lac Supérieur, quelque chose qui rappelle le volume qu'il avait à l'époque silurienne. Sa rive sud-est était à la Grande-Baie et la rive opposée à 30 ou 40 lieues au nord du lac actuel. J'ai trouvé en une foule d'endroits, dans la plaine de Chicoutimi, autour du lac St-Jean et même à cinq lieues au nord du lac, des masses de coquillages marins, et cela à plus de 200 pieds au dessus du lac actuel. Dans l'été de 1884, je découvrais encore à 250 pieds au dessus de l'eau des vestiges évidents des anciens rivages, c'était des lits de graviers arrondis et des trainées de sables perchés sur le flanc de hautes collines. Dans cette mer immense furent remaniés les matériaux terreux, broyés par le glacier et dispersés d'abord au hasard. Les argiles provenant de la trituration des roches par le glacier se déposèrent en lits réguliers au fond de ces eaux tranquilles, enveloppant dans leurs replis les débris des coquillages qui peu-

plaient alors cet océan intérieur. Ces fossiles marins, on les retrouve maintenant partout dans les argiles. Le fond général se régularisa peu à peu, mais les collines de granite les plus hautes maintinrent leurs sommets au-dessus de ce fond glaiseux et formèrent les écueils de cette mer temporaire. Ce sont elles que l'on aperçoit encore maintenant au-dessus des plaines argileuses du Saguenay.

Il est probable qu'une masse de glace, englobée dans le lit du lac Kénogami, mit plus de temps à fondre que le reste et bloqua ce lac, par lequel se déchargeait sans doute autrefois le bassin du lac St-Jean. Il y a, en effet, trop de ressemblance entre ce lac long et étroit et la Rivière Saguenay pour ne pas croire que le premier soit tout simplement le prolongement géographique du second. L'ancien chenal du Kénogami, fermé par un dépôt d'argile à son extrémité inférieure, se trouva isolé du reste de la rivière. Un autre dépôt analogue se fit à l'extrémité nord et le sépara du lac St-Jean, de manière à en faire une nappe d'eau distincte. C'est absolument ce qui se passerait dans une rivière, si, par un double barrage, on isolait une portion de son cours et l'on forçait l'eau intercalée à prendre un autre chemin.

Un mouvement d'exhaussement suivit bientôt le mouvement d'enfoncement qui avait permis à l'océan d'envahir la vallée du Saguenay. Les eaux de ce grand bassin hydrographique commencèrent à se retirer en passant par leur chemin naturel, la rivière Saguenay, du moins pour la partie inférieure de son cours. Car, pour la partie supérieure, il en fut autrement. Le lac St-Jean, trouvant son ancien chenal, le lac Kénogami, obstrué par un double dépôt d'argile, dut déverser ses eaux par ailleurs. Alors se forma la Décharge actuelle, depuis le lac jusqu'à Chicoutimi. Voilà donc un bout de rivière tout récent, aussi est-il loin d'avoir la profondeur et la tranquille placidité de la partie la plus ancienne. Il abonde en longs et violents rapides, comme toutes les rivières coulant sur les rochers et qui n'ont pas encore eu le temps de creuser leurs lits à la profondeur nécessaire.

Grâce à cet écoulement progressif des eaux de la mer Saguenayenne, le fond argileux surgit lentement. D'abord ce fut une plaine unie, mais les pluies ne tardèrent pas à creuser dans cette surface meuble et plastique une foule de ravins dans lesquels sont maintenant blottis les mille petits ruisseaux qui arrosent et drainent ce riche pays. Le lac Kénogami, privé accidentellement de toute communication avec le Saguenay et avec ce qui restait du grand lac, vit son niveau s'élever petit à petit par l'apport constant de nombreux tributaires, jusqu'à ce que ses flots commençassent à se déverser par les deux rivières aux Sables et de Chicoutimi qui originèrent aux échancrures les plus basses de ses rivages. En effet le lac est à plus de 150 pieds au-dessus du lac St-Jean et à pas moins de 400 pieds au-dessus du Saguenay à Chicoutimi.

Le pays du Saguenay devait avoir dès lors l'apparence qu'il a maintenant : une immense surface argileuse à peu près plane, mais criblée en tous sens par des ravins très profonds et percée de distance en distance par d'énormes blocs granitiques, levant avec peine au-dessus de la plaine leurs lourdes têtes usées par le glacier.

Tous ces mouvements de bascule, ascendants ou descendants, se sont faits avec une très grande lenteur. Autrement on ne s'expliquerait pas la régularité des dépôts d'argile et l'uniformité de la surface générale du pays. Si le lit du Saguenay n'eût pas existé à l'époque de l'océan Saguenayen, mais qu'il se fut alors ouvert tout d'un coup, les courants auraient été tels que toute matière meuble aurait disparu et la roche du fond serait restée complètement à nu. Dans tous les cas, une partie de la crevasse servant de passage aux eaux n'aurait pas été bloquée par des dépôts argileux, comme ceux que l'on remarque aux deux bouts du lac Kénogami. D'un autre côté, nous savons de science personnelle que les masses argileuses sont loin d'être jetées au hasard et en désordre dans la plaine du Saguenay. Qu'on ne parle donc pas de vagues d'argiles subitement arrêtées dans leur

course échevelée, quand toutes les collines de glaise laissent voir des lits horizontaux d'une merveilleuse régularité. Non, ces terres que l'on cultive maintenant se sont déposées lentement au sein d'un océan parfaitement tranquille.

Ainsi s'évanouit définitivement une autre preuve de cette théorie du cataclysme, qui tend à regarder tout ce beau pays comme le résultat d'un accident, d'une espèce de hoquet géologique.

Plus tard, sous le lavage des pluies, le sol perdit sa salure originelle. Ce qui restait du lac devint un immense réservoir d'eau douce, des essences forestières s'emparèrent bientôt de ce sol encore vierge et éminemment fertile, le pays du Saguenay était, on pourrait dire, terminé.

*
* *

Voilà le passé de la rivière Saguenay, quel sera son avenir ? Hélas ! c'est triste à dire, mais, à moins que les conditions géologiques ne changent, cette belle rivière est destinée à perdre peu à peu de sa profondeur et à devenir une rivière ordinaire, semblable à toutes les autres qui arrosent les deux rives de notre beau fleuve. Elle se remplit constamment, et par les substances terreuses qu'elle arrache à ses rivages et par les débris variés que lui apportent ses tributaires. Ces débris s'acc. mulent là où le courant cesse ou devient presque nul par la rencontre du flot de la marée. Déjà il est difficile pour les bateaux d'un moyen tonnage d'atteindre Chicoutimi, et les travaux de creusage qu'on fait constamment aux environs de cette ville suffisent à peine à enlever les alluvions de chaque année. Peu à peu ces accumulations de toute sorte gagneront vers le sud, et, dans quelques centaines de siècles, le lit actuel de la rivière sera considérablement retréci et diminué. La Grande Baie ne sera peut-être plus alors qu'un lac allongé, un Kénogami en raccourci. Les choses en resteront là jusqu'à ce qu'une nouvelle oscillation géologique, ou bien rende au Sa-

guenay sa grandeur première en lui restituant les dimensions de sa source, le lac St-Jean, ou bien le fasse complètement disparaître en dirigeant les eaux superficielles d'un autre côté. Attendons encore quelques centaines de siècles et qui vivra verra.

J'ai tenu à vous exposer ce soir ces quelques réflexions sur l'histoire géographico-géologique d'une des plus belles rivières du Canada. Je l'ai fait pour la double raison que je regarde ces idées comme exactes, au moins dans les grandes lignes, et que la théorie du cataclysme, qui a fait un certain bruit dans le temps, me semble complètement hasardée. Elle ne me paraît pas reposer sur aucune preuve géologique sérieuse. Elle peut frapper l'imagination, elle peut même paraître possible, sinon probable; mais, entre une simple possibilité et la réalité, lorsqu'il s'agit des phénomènes de la nature et de leurs lois, il y a souvent plus de distance qu'entre la coupe et les lèvres.

En terminant, je vous demande pardon d'avoir paru oublier un peu trop la géographie pour m'occuper presque exclusivement de géologie. Cependant, vous n'ignorez pas que ces deux sciences sont sœurs et ne vont pas l'une sans l'autre. Si je n'ai parlé que très peu de la géographie contemporaine, j'ai essayé au moins de vous faire voir l'évolution géographique d'un coin de notre beau pays, durant le cours des âges géologiques. Puisse-je avoir réussi dans la mesure de mes forces! Ce serait pour moi une véritable satisfaction et en même temps la plus agréable de toutes les récompenses.

J. C. K. LAFLAMME

SOUVENIRS DE VALACHIE

Par M. A. MONTANDON

Administrateur du Domaine royal de Sinaïa, Valachie, Roumanie.

Sans être la terre promise des naturalistes, les plaines qui montent insensiblement du Danube aux Karpates, ont cependant une faune et une flore dignes d'attirer l'attention, et le chercheur y trouvera encore bien des richesses pour le dédommager de ses peines, s'il ne craint pas d'affronter les miasmes fiévreux et les nuées de moustiques qui s'échappent des marécages dont la contrée est si amplement pourvue.

Pendant les quelques années que j'ai habité Bucarest, mes occupations ne m'ont pas laissé le loisir de fouiller comme je l'aurais voulu ce pays encore peu exploré; les fièvres intermittentes auxquelles bien peu d'étrangers échappent, m'ont aussi souvent retenu. Cependant, en réunissant mes observations, en groupant les faits que j'ai pu constater, j'aurai peut-être des matériaux en suffisance pour donner quelque intérêt à ces souvenirs que je vous livre aujourd'hui.

Les environs de la capitale de la Valachie sont assez monotones; les eaux boueuses de la Dimbovitza coulent rapides entre des berges de terrains d'alluvions qui s'écroulent à chaque crue; par-ci, par-là de minces filets d'eau limpide rampent sous des touffes de saules ou d'aunes pour aller se perdre à quelques pas au milieu des ajoncs. Sur les terres plus hautes, les tiges du maïs ondulent sous le vent comme les vagues de la mer aussi loin que la vue peut s'étendre. De loin en loin se dressent les longs bras des puits qui complètent le paysage. Que de fois n'ai-je pas marché, des heures entières, sur un sol que n'abrite aucun dôme de verdure et qui se transforme en couche de poussière sous les rayons torréfiants du soleil de juillet, pour at-

tein lire ces abreuvoirs qui paraissent toujours à la même distance et où l'on arrive exténué, pour ne trouver le plus souvent qu'une eau à demi saumâtre, dernier restant des dernières pluies.

L'été est la saison morte des naturalistes en Valachie plus que partout ailleurs. Les semaines, quelquefois les mois, s'écoulent sans que le ciel s'obscurisse du moindre nuage; les champs en culture voient les tiges des céréales se raccornir, les marais se dessèchent, les terres se crevassent, aucun insecte ne bourdonne, aucun oiseau ne traverse l'air, aucune feuille ne bruit; c'est un silence désespérant qui s'appesantit sur cette terre de contrastes, où l'on est asphyxié dans la poussière. quand on ne se noie pas dans la boue; où aujourd'hui il y a sécheresse, à l'endroit même où hier s'étendait une nappe liquide; où cette année les récoltes trop abondantes ne trouvent pas place dans les greniers et pourrissent en partie sur les champs, et où l'an prochain la disette affamera le pays. Mais, laissons ces tableaux peu riants.

Le printemps et l'automne sont des saisons favorables pour parcourir la contrée; les marais sont peuplés d'animaux de toutes sortes. Toute la légion des oiseaux aquatiques, canards et échassiers prennent leurs ébats sur les moindres flaques d'eau; parfois même un vol de cygnes ou de pélicans daigne s'abattre et se reposer de ses longues pérégrinations à quelques kilomètres de la ville, et l'ornithologiste armé d'un bon fusil n'aura qu'à choisir ses victimes pour varier son coup de feu à l'infini. L'élégant *Ardea purpurea* l'attendra à belle portée, les mouettes auront l'air de narguer les bruyantes détonations qui réveilleront d'épaisses nuées d'hirondelles de rosaux et toutes les variétés de bécassines s'envoleront à quelques pas.

L'entomologiste ne sera pas moins bien partagé; la famille des *Hydrocanthares* y compte de nombreux représentants: *Dytiscus*, *Acilius*, *Illybius*, *Hydroporus*, etc., etc., se croisent en tous sens et je me souviens avoir sorti un jour une vieille nasse à mailles un peu serrées, qui était à demi enfoncée dans la vase et qui regorgeait de grands *Hydrophiles bruns*.

Les tortues n'y sont non plus pas rares, mais il est assez difficile de se les procurer. Elles sont aussi agiles dans l'élément liquide que lentes sur le terrain où elles ne s'aventurent pas volontiers.

Des écrevisses, grosses comme des petits homards, s'y pêchent en abondance, en compagnie d'une grande mulette : *Anodonta Cygnæa*, que l'on envoie à pleins paniers sur les marchés de la capitale, pendant les longues semaines du carême orthodoxe. Le conchyliogiste pourra y faire d'amples moissons d'*Hydrobies*, de *Limnées* et de *bivalves* de toutes sortes. J'ai trouvé une écrevisse qui avait les pattes et diverses parties du corps littéralement recouvertes de petites *Dreissena polymorpha*, serrées les unes contre les autres et paralysant les mouvements de leur infortuné et curieux véhicule ; et, à ce que m'assurèrent les paysans, presque toutes les écrevisses de cette partie de l'étang étaient affublées d'un semblable travestissement.

Sur terre la vie est moins exubérante, et ce n'est guère que dans quelques propriétés privées, dans quelques jardins fleuris, que l'entomologiste trouvera de l'occupation et pourra récolter les brillantes *Cetonia angustata*, *speciosissima* ; puis : *Blechnus maurus*, *plagiatus* ; *Lebia humeralis* ; *Chlœnius holosericeus* ; *Badister bipustulatus* ; etc., etc.

Au milieu même de la ville, le soir, dans les cafés-jardins, viennent voltiger, autour des becs de gaz ou des lampes à pétrole, une foule de noctuelles, de coléoptères, d'insectes de tous ordres attirés par les lumières. En 1873, j'aurais pu recueillir de cette façon et par centaines, le *Dolichus flavicornis* qui fut d'une rareté désespérante les années suivantes. Il arrive fréquemment de rencontrer dans les rues, à la tombée de la nuit, *Lucanus cervus* et *Oryctes grypus*, et deux fois j'ai eu le bonheur de mettre la main sur un buprestide peu commun : *Psiloptera lugubris*.

Les mollusques terrestres ne sont pas très répandus et je ne possède que : *Helix pomatia*, remarquable par la fragilité de

sa coquille, comparativement à celle des individus de même espèce d'une autre provenance ; et, *Helix Austriaca* trouvée contre les palissades de la résidence princière de Cotroceni.

A continuer.

EXCURSION DANS LA TERRE D'ISRAËL.

Le frère Liévin (1) est un religieux franciscain, belge de nation, qui habite Jérusalem, et qui depuis plus de 27 ans a pour mission de conduire les pèlerins dans les divers sanctuaires et lieux intéressants de la Palestine, de la Syrie et des contrées avoisinantes. Ayant fait tout dernièrement une excursion par terre de Jérusalem en Egypte, nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux quelques notes que le bon Frère a bien voulu nous communiquer sur cette excursion.

“.....Je viens de traverser la partie sud de la Terre Promise ou l'Idumée entre Hébron et el-Arich. J'ai trouvé un arbre sous lequel, d'après la tradition locale, conservée par les musulmans, la Ste Vierge se serait reposée en se rendant en Egypte pour échapper à la persécution d'Hérode. Cet arbre se trouve à une demi-journée de marche du sol égyptien.

“ J'ai été étonné en voyant le Torrent d'Egypte mentionné par Josué XV, 4. Je m'imaginai que ce devait être une profonde déchirure au fond de laquelle coulait une nappe d'eau d'une certaine importance ; au contraire, c'est une vallée où l'on entre insensiblement, que l'on pourrait traverser sans s'en apercevoir. Sa largeur totale est de 15 minutes de marche au pas

(1) Le frère Liévin est l'auteur du *Guide Indicateur de la Terre Sainte*. Ouvrage fort estimé de tous les pèlerins en Terre-Sainte.

régulier du cheval, et son lit, où coulent les eaux à la saison des pluies, n'a que quatre à cinq minutes de marche en largeur. Il y a cependant des moments où, d'après les habitants d'el-Arich, ce torrent n'est pas guéable et entraîne même les chameaux.

“ J'ai été étonné une fois de plus en voyant semer du blé dans des collines de sable, que l'on prendrait pour des dunes de la mer. D'après le témoignage des semeurs, ce sable produit très peu de paille, mais de beaux épis.

“ Depuis que les anglais occupent la terre des Pharaons, on ne met pas impunément le pied sur le sol égyptien. Pour y avoir marché pendant trois heures, j'ai dû payer 25.50 francs, et si j'avais voulu avancer encore un quart d'heure, j'aurais été obligé de payer 20 frs par tête pour les ânes et la dixième partie de la valeur des chevaux et mulets à mon service. Un pauvre derviche n'ayant pas d'argent crut échapper à ce payement en disant être ministre du culte professé par le Sultan, mais cette prétention n'eut aucune valeur ; il eut beau protester, il finit par laisser son âne dont la valeur devait servir à solder les frais encourus en allant de la Judée au Caire par el-Arich.

“ Cette ville qui a beaucoup de palmiers n'a presque point de cultures ; elle est bâtie en pisé et possède un chateau fort assez bien construit au moyen âge et occupé par une petite garnison.”

FRE LIÉVIN DE HAMME.

BIBLIOGRAPHIE

Check List of the Hemiptera-Heteroptera of North America.—Par P. R. Uhler. in-8 de 29 pages.

Cet ouvrage, tel qu'annoncé, vient de paraître sous les auspices de la Société Entomologique de Brooklyn.

Nous avouons franchement que cet ouvrage ne répond pas

à ce que nous attendions. Si les publicistes ne doivent écrire que pour le progrès de la science, nous ne voyons pas quel contingent la présente Liste pourra apporter à ce progrès.

Une simple énumération des espèces d'Hémiptères-Hétéroptères rapportées jusqu'à ce jour comme appartenant à la faune de l'Amérique du Nord, énumération souvent grossie de nombreux synonymes, sans indication des ouvrages où l'on en peut trouver la description, rangée dans un ordre qu'on ne prend ni la peine d'expliquer, encore moins de justifier, ne peut être que d'un bien faible secours pour celui qui veut se renseigner sûrement et cherche un guide dans ce dédale de descriptions que l'on a jetées éparses dans une foule de publications — souvent en langue peu connue, comme la scandinave, par exemple — sans aucune liaison les unes avec les autres. Il est regrettable que M. Uhler, qui plus que tout autre était compétent pour cette œuvre, n'ait pas converti sa simple Liste en un Synopsis où il aurait rangé les espèces dans l'ordre qui leur convient et indiqué les ouvrages où l'on aurait pu en trouver les descriptions. Espérons que la présente Liste ne sera que le premier pas qui conduira prochainement à ce but.

—•••••

Mosaïque de population. — Peu de pays, pensons-nous, peuvent offrir dans leur population, semblable mosaïque à celle de la plupart des Etats de l'Union Américaine ; et, entre tous ceux-ci, le Minnesota tient le premier rang, non pas tant pour le nombre de nationalités qu'il renferme, que pour la proportion si rapprochée de chacune de ces nationalités. Cet Etat renferme :

Allemands	112,926.	Danois	11,785
Suédois	80,735.	Bohémiens	7,645
Canadiens	45,573.	Autrichiens	5,645
Irlandais	31,801.	Ecossais	4,825
Norvégiens	22,428.	Russes	2,486
Anglais	12,692.	Français	1,840

Population totale de l'Etat 340,282